

# PREMIER HIVER

Anne Anguenot

(1645 mots)

En ce jour glacial de l'hiver 1917, des créatures aux yeux hantés, couvertes de boue semblaient pétrifiées dans un décor de chaos et d'horreur. De loin, on ne pouvait dire avec certitude s'il s'agissait d'humains ou d'animaux : peut-être des ours si l'on en croyait leur pelage hirsute et gelé, peut-être des hommes au vu de leurs armes. Partout, des barbelés sillonnant le terrain ravagé, des piquets de bois, des cratères d'obus, des carcasses impossibles à identifier ... plus un arbre debout : seuls quelques moignons de troncs mutilés, calcinés indiquaient, qu'en d'autres temps, cette région avait pu être verdoyante et bucolique. Quant à cette épouvantable odeur de charogne qui semblait s'installer bien au chaud, au fond des alvéoles pulmonaires de chacun et tout imprégner, le gel mordant de cet hiver féroce qui congelait cadavres et vivants ne suffisait pas à l'atténuer.

Un ordre bref, aboyé par un caporal exténué fit descendre un petit groupe d'hommes du camion brinquebalant qui les avait transportés jusqu'à ce coin des enfers.

-Garde à vous ! Vous êtes ici en renfort : votre compagnie ayant été détruite, vous êtes désormais intégrés à la 6<sup>ème</sup> ou plutôt à ce qu'il en reste.

-Comme si c'était une bonne nouvelle, chuchota un poilu au visage buriné qui tentait de faire rôtir un rat sur un brasero autour duquel fumaient et buvaient deux autres hommes qu'on aurait dit sans âge.

-Ils sont de plus en plus jeunes, les renforts ! Si cette maudite guerre s'éternise encore, il faudra les recruter à l'école primaire. Celui qui parlait ainsi n'avait pas plus de 24 ans, cependant les trois années passées dans les tranchées depuis sa mobilisation l'avaient fait vieillir de plusieurs siècles.

-Et toi, qui t'es, toi ? demanda un Breton avec un fort accent.

Il s'adressait à un tout jeune garçon, certainement pas plus de 14 ans, noir comme de l'ébène, qui semblait transi et venait de descendre le dernier du camion. Il avait l'air sympathique, épuisé et complètement perdu.

-Qu'est-ce qu'il fout là ce morveux ? demanda sèchement un jeune capitaine qui sortait d'un abri.

-Il cherche son frère, un tirailleur sénégalais qui devrait se battre dans le coin. Il marchait seul sur la route de Verdun, alors je lui ai dit de monter, qu'il verrait en arrivant au front s'il trouvait trace de son frerot, répondit le conducteur du camion un quart de rhum à la main.

-Qu'il se rende utile alors ! On lui trouvera bien une mission dans ses cordes, en attendant il peut rester.

Le Breton s'approcha du garçon et lui fit signe de le suivre près du feu.

-Corentin Ar Rouz, je viens de Quimper, en Bretagne. Et toi ?

-Mory Diop, j'arrive du Sénégal, de Diouloulou, répondit le jeune garçon qui se sentait près de défaillir de froid. Je dois trouver mon frère : il est venu défendre la France mais mon père vient de mourir et ma mère veut que je l'en informe, c'est lui le nouveau chef de la famille désormais.

-J'vais m' renseigner, dit un homme que tous appelaient Ulysse car il était malin et capable de procurer à peu près n'importe quoi à qui lui en faisait la demande. J'te tiens au courant.

-Viens te réchauffer gamin, un moustique de ta couleur ça doit point connaître l'hiver. Donnez-lui un peu de rhum les gars, avant que son sang gèle dans ses veines ! dit Corentin.

Assis près du brasero, l'adolescent sembla revivre un peu, l'alcool achevant de le reconforter. Il était atterré : tous ces soldats devaient avoir l'âge de son frère mais ils

étaient tellement usés, tellement détruits...était-il possible que la guerre ait eu le même effet sur Demba ? Le reconnaîtrait-il ? Était-il seulement encore en vie ?

« Adieu la vie, adieu l'amour, adieu toutes les femmes...<sup>1</sup> » chantaient deux poilus qui semblaient au-delà du désespoir.

-Alors Mory ? lui demanda Corentin en l'aidant à enfiler une veste raidie par la boue et le gel. Je parie que tu ne savais même pas qu'il pouvait faire si froid dans la « mère patrie ».

-Le maître a parlé de l'hiver un jour à l'école mais c'est la première fois que je le sens dans mon corps. C'est terrible ! Son accent sénégalais fit sourire Corentin : on aurait dit qu'il transportait un rayon de soleil.

-Comment es-tu arrivé en France ?

-J'ai marché des jours, des semaines, jusqu'à St Louis où j'ai embarqué en tant que soutier jusqu'au Havre. Ensuite, j'ai eu de la chance : un des mécaniciens rentrait chez lui pas très loin d'ici, je l'ai accompagné. Il m'a donné une vieille paire de chaussures car je ne portais que des sandales, puis j'ai encore beaucoup marché avant que le camion ne me conduise jusqu'ici.

« ...Car nous sommes tous condamnés, c'est nous les sacrifiés.<sup>2</sup> » Les deux soldats chantaient toujours alors que commençait à tomber une neige drue et pénétrante.

-La neige, ça non plus tu dois pas connaître mon gars ! lui dit Corentin. Remarque, chez moi en Bretagne, on n'en voit pas trop souvent, il fait trop doux. Le Finistère, c'est humide, mais c'est doux ! ajouta-t-il avec un léger chauvinisme. Tiens, mets donc cette écharpe autour de ton cou, ça s'ra pas de trop. Ma promesse, au pays, m'en a tricoté plusieurs depuis que je suis au front.

Son très fort accent ainsi que son français approximatif le rendaient difficile à comprendre pour Mory, cependant sa paternelle affection réchauffait le cœur du jeune sénégalais. Durant son périple, maintes fois il avait douté de retrouver Demba, mais

---

<sup>1</sup> La Chanson de Craonne

<sup>2</sup> La Chanson de Craonne

l'amitié que lui témoignaient les poilus faisait renaître l'espoir. Son extrême jeunesse le portait à l'optimisme. Il en aurait des choses à raconter lorsqu'il rentrerait à Diouloulou ! Fatou et Adama ses grandes sœurs cesseraient enfin de le prendre pour un enfant lorsqu'elles entendraient le récit de ses aventures... Quant aux camarades de son âge... ils l'admiraient certainement lorsqu'il leur parlerait de son voyage et surtout de cette neige, si froide, si humide, si pénétrante mais si belle.

Dans la tranchée, la nuit fut plutôt calme. La neige étouffait la plupart des sons, l'ennemi concentrait ses tirs sur une autre zone ainsi que l'indiquaient les lueurs qui zébraient le ciel.

Au matin, une froide et timide lueur hivernale indiqua à Mory que le soleil était levé bien qu'il ne le vit pas. Tout était recouvert d'un épais manteau blanc, crissant sous les pas. L'horreur de la veille, les cadavres, le paysage dantesque, les lignes ennemies pourtant si proches, tout cela avait disparu, remplacé par un doux et beau paysage enneigé. Oubliant presque le froid mordant, l'adolescent était fasciné : jamais il n'aurait pu imaginer une telle merveille ! Une silhouette bizarre se détachait non loin des latrines. S'approchant, il découvrit les deux chanteurs de la veille occupés à la fabrication de ce qu'ils appelaient « un bonhomme de neige ». Un léger choc à l'épaule le fit se retourner. C'était Corentin, riant comme un gosse, qui l'attaquait à coup de boules de neige. Il se lança immédiatement dans une contre-attaque à laquelle participèrent bientôt quelques autres poilus. L'angoisse et le désespoir qui baignaient la tranchée s'évanouirent quelques instants, laissant place à une légèreté impensable ; les « spectres » de la veille étaient redevenus humains, ils riaient, se défiaient comme si « la grande boucherie » n'avait été qu'un horrible cauchemar.

La sonnerie de clairon indiquant que le café du matin était prêt dégrisa tout le monde. D'un pas redevenu lourd, silencieux, les soldats se dirigèrent vers l'endroit où se faisait le service.

-Hé, p'tit gars, je sais où sont les tirailleurs lui cria Ulysse lorsqu'il l'aperçut. Ils sont à la cote 304, ça a été l'horreur là-bas cette nuit. Depuis, plus aucune communication : le capitaine envoie quelques hommes aux nouvelles, il t'autorise à les accompagner. Vous partez dans 10 minutes, dépêche-toi !

Du périlleux trajet, Mory ne remarqua rien. Il avançait, courbé par l'angoisse qui ravageait son cœur. Que pourrait-il dire à sa mère si le pire était arrivé à Demba ?

Le silence pesant qui les accueillit en arrivant confirma immédiatement ses pires craintes. Plus âme qui vive... Les corps qu'il découvrait étaient, pour la plupart méconnaissables, déchiquetés, explosés... Mory allait de l'un à l'autre avec fièvre et terreur, murmurant des prières et des promesses éperdues en wolof.

Il entendit vaguement un de ses compagnons informer le QG que le groupe de tirailleurs avait été intégralement décimé. Il continuait à chercher, de plus en plus gagné par la panique.

Et soudain, il le vit : le grand et beau Demba, celui qui faisait tourner les têtes de toutes les jeunes filles du village, celui qui faisait si souvent rire sa mère. Demba, son grand frère, son héros, son modèle. Il était là, intact, un léger sourire flottant sur les lèvres d'où ne s'échappait aucune vapeur indiquant la respiration, le visage comme entouré d'un linceul de velours blanc. S'approchant, il remarqua que la partie inférieure du corps de son frère manquait, pulvérisée par l'explosion d'un obus. Il se retourna pour vomir. Un goût de bile mêlée de larmes envahit sa bouche. Il s'éloigna en suffoquant, se jeta sur le sol comme s'il voulait mourir là, dans cet enfer magnifié par la neige et pleura longuement. Il savait que les soldats ramèneraient les corps afin de les inhumer mais il devait récupérer le collier de naissance de son frère afin de le rapporter à sa mère. Bien que son corps se refusât à retourner près du cadavre qui avait été son frère bien-aimé, il se fit violence et fit demi-tour.

Caché derrière une congère, le sniper allemand qui les épiait depuis leur arrivée, tira.

Mory s'écroula sur le corps de Demba, un flot de sang très rouge jaillit de sa gorge tachant la neige immaculée qui tombait à nouveau.